

Un des traits caractéristiques des «sorciers», ou «mangeurs d'âme» c'est d'être les destructeurs des membres de leur propre famille. Le conte nous en fournit une illustration. La cadette confie à sa grande sœur ses propres enfants. Celle-ci les tue et les «mange»: elle s'approprie de la fertilité de la cadette. Les conséquences de ce geste c'est le rejet social, la solitude et la dégénération du coupable.

La grande sœur dévore des enfants de la cadette

Ecoutez tous! Ecoutez ce conte que je vais vous raconter. Quand j'aurai terminé, je me lèverai et les femmes viendront ici à ma place (1).

Autrefois il y avait une femme et sa petite sœur. La sœur plus âgée, depuis qu'elle était au monde, n'avait jamais eu d'enfants. Sa sœur cadette, elle, en avait eu trois.

En ce temps-là la grande sœur, celle qui n'avait pas d'enfants, alla s'établir au campement.

Or puisque sa sœur aînée n'avait pas d'enfants, celle qui n'avait jamais accouchée, était parti au campement, la cadette resta seule au village. Elle se dit alors:

- Mes trois enfants que j'ai mis au monde, je vais les envoyer au campement chez ma grande sœur. Ils lui tiendront compagnie, et elle veillera sur eux et les éduquera.

Or sa grande sœur, ainsi que son mari, était musulmans.

La sœur cadette prit donc ses enfants et les confia à sa grande sœur.

Le lendemain les enfants partirent aux champs; à leur retour, la femme et son mari se saisirent de l'un des enfants, le tuèrent et le mangèrent.

Quelque temps passa. Huit jours après, quand les enfants rentrèrent des champs, ils en tuèrent un autre et ils le mangèrent.

Huit jours après, au retour des champs, ils tuèrent encore un enfant et ils le mangèrent.

Voilà que les trois enfants étaient morts.

Les deux continuent de vivre dans leur campement.

Un jour sa sœur cadette, celle qui avait mis au monde les enfants, dit:

- J'ai confié mes enfants à ma grande sœur. Aujourd'hui je veux aller les voir et les saluer.

Elle se mit donc en route: *frè frè frè frè...* Elle partit au campement de sa grande sœur. Elle arriva. Elle salua sa sœur et son mari. On lui donna une chaise; elle s'assit.

- Et la nouvelle?

Elle répondit:

- je viens pour vous dire bonjour.

Ils répondirent:

C'est bien! Le jour s'est levé, nous aussi nous sommes ici.

La femme demanda alors:

- Et mes enfants, où sont-ils?

Sa sœur répondit:

- Tes enfants sont partis aux champs.

La femme resta donc au campement attendre ses enfants. Elle y demeura longtemps. Mais elle ne vit pas ses enfants. Elle se mit alors à chanter:

GNANGHENE GNANGHENE OU ES-TU PARTI?

KENEKARA KARAMO OU ES-TU PARTI?

KARAFIA KARAMO OU ES-TU PARTI?

Sa grande sœur répondit:

GNANGHENE GNANGHENE EST PARTI EN BROUSSE
KENEKARA KARAMO EST PARTI EN BROUSSE
KARAFIA KARAMO EST PARTI EN BROUSSE

La maman resta au campement. Elle attendait toujours ses enfants, elle les attendait... elle regardait sur la route... mais ses enfants ne venaient jamais.

Le dernier enfant de la femme s'appelait Gnanghene, l'autre s'appelait Kenekara, l'autre Karafia. La femme était toujours au campement. Mais elle ne voyait jamais ses enfants. Elle chantait, mes ses enfans ne venaient pas. si elle entonnait son chant:

CHANT

Sa sœur entonnait le sien:

CHANT

Cela dura longtemps, longtemps. A la fin, la femme se fâcha. Elle reprit son chant une énième fois:

Chant (de la maman)

Alors sa grande sœur entonna ce chant:

- Je dis:

GNANGHENE GNANGHENE JE L'AI TUÉ
KARAFIA KARAMO JE L'AI TUÉ
KENEKARA JE L'AI TUÉ

Quand elle avait tué les enfants, elle leur avait coupé la tête et l'avait mise de côté. Les trois têtes étaient là.

Après avoir terminé ce chant la grande sœur dit:

- Regarde,
de Gnanghene, voici la tête!
de Karafia, voici la tête!
de Kenekara, voici la tête!

Alors la sœur cadette dit:

- Eh! Ma sœur! C'est cela que tu as fait! Tu ne sais pas que dans notre vie c'est Dieu qui donne les enfants? Quant à toi dieu ne t'a pas donné d'enfants. Moi, qui suis plus jeune que toi, j'en ai eu trois. Or comme j'avais trois enfants et que tu étais seule ici au campement avec ton mari, j'étais vraiment désolée de te voir seule ici au campement, car tu étais encore plus malheureuse que moi. Alors j'ai dit: prends mes enfants, prends-les comme si c'étaient les tiens, comme si c'était toi qui les avais mis au monde. Donc moi je mets au monde des enfants, je te le confie pour que tu les gardes, et maintenant, c'est cela que tu fais?

La femme ramassa alors les têtes de ses enfants, les déposa dans ses affaires et partit: *frère frère frère...* Elle s'en alla à la maison.

Elle arriva au village. Elle alla voir le roi et lui donna la nouvelle. Elle déposa devant lui la tête de ses trois enfants.

Le roi dit:

- Tu m'as donné la nouvelle, maintenant comment vais-je régler cette affaire? C'est moi qui suis le roi ici. Si une personne agit de telle sorte, il faut que je l'attrape et que je lui coupe la tête (2).

Alors la femme répondit:

- Laisse tomber ce châtiment. Nous ne savons pas ce qui peut nous arriver un jour. Cela pourra servir d'exemple un jour à venir. Donc, il ne faut pas la tuer, laisse-la en vie. Là où elle va partir avec son remords, c'est Dieu seul qui connaît. Si Dieu ensuite veut que je mette au monde encore des enfants pour remplacer ceux qu'elle a tués, alors j'accoucherai de nouveau, et un jour ces enfants me rendront service. Moi, je ne recommencerai plus une chose pareille, ce sera peut-être elle qui recommencera.

Voilà le sens du mensonge que je viens de raconter.

1) Nous étions dans la concession de la reine mère de Koun Fao, Abenan Ndoka, pour une séance de contes. L'assemblée était composée uniquement de femmes. Pendant la séance Kwakou François, qui habitait tout près, entre dans la concession et demande de participer à la veillée. Les femmes présentes racontaient des contes depuis un certain temps. Le conteur prend place et, comme pour s'excuser, utilise cette formule pour justifier sa présence: "Quand j'aurai terminé je me lèverai et les femmes viendront ici à ma place". En effet, après ce récit, le conteur se leva et partit.

2) M.à.m.: il faut que je lui coupe le cou. C'est cela la coutume des ancêtres. La finale du conte est donc hors coutume. Cette finale est-elle corrigée chrétiennement? Atta Koffi Raphaël le pense. Après la lecture du texte, il faisait ces remarques: " Je crois, quant à moi, que la fin du conte a été corrigé chrétiennement. En effet, dans la tradition, le conte aurait pu se terminer de la façon suivante: le roi prit la grande sœur et lui fit couper la tête. C'est pourquoi une grande sœur ne doit pas tuer les enfants de sa petite sœur, même si elle n'a pas d'enfants. Vous admettez qu'une telle conclusion peut faire de l'effet sur des jeunes filles destinées à être mères ou... stériles. Le conte doit garder sa fonction éducative. Ce n'est peut-être pas par hasard que ce conte a été collecté à Koun Fao où les missionnaires sont installés depuis déjà longtemps.